



La philosophie à l'école, un jeu d'enfants

Depuis plusieurs années se développent dans les classes les ateliers à visée philosophique. À partir de littérature jeunesse, d'extraits de films, d'affiches, les élèves apprennent à s'exprimer, écouter l'autre, structurer leur pensée et accepter les désaccords. Des pratiques renforcées par les nouveaux programmes mais qui apportent parfois autant de moments magiques que de solitude... Comment s'y prendre pour mener des séances qui fassent progresser les élèves ?

Je pense donc je suis... en maternelle

« **L**a liberté, c'est le loup dans une forêt. Il attrape un lièvre mais décide de le libérer », à 4 ans Walid a épaté camarades et professeur de son école maternelle Georges-Sand à Creil (60). Mais tellement que son maître Johann Biget, ne retrouvant plus par la suite « de telles paroles » chez ses élèves, a eu l'impression de piétiner. « Je ne me sentais plus capable de mener à bien ces ateliers » explique-t-il, ni « à en cerner vraiment les objectifs ». S'agissait-il de séances de langage, de littérature, de réflexion ? Un programme départemental de formation, « Les goûters d'Emile », l'a aidé à reprendre pied. Des animations pédagogiques sont proposées, alternant réunions et interventions en classe. Chez Johann, c'est la philosophe Edwige Chirouter qui mène des séances avec ses mallettes

d'albums ou d'affiches. Et la lumière fut... « L'objectif c'est la construction de la pensée », comprend-il. Par exemple le classique « Petit bonhomme des bois » est revisité. Les échanges portent moins sur la narration que sur le thème, « qu'on n'avait pas forcément repéré avant, comme 'qui est le plus fort ?' » L'ours n'est pas celui qui l'emporte en fait car le petit est futé... Et les élèves aussi qui apprennent à « mobiliser leur réflexion » pour s'exprimer clairement, mieux écouter les autres et entendre leur point de vue. Au terme du débat collectif, certains se sont tus mais n'en ont pas perdu une miette. Arrive alors une phase de dessin, individuelle. Chaque enfant vient expliquer au maître ce qu'il a voulu représenter et Johann enregistre. Puis retranscrit. Et cela donne des traces écrites toutes simples, dans un cahier, qui montrent au fil de l'année la progression de leur réflexion.



« Les hommes ont toujours eu besoin de récits pour expliquer le monde »

EDWIGE CHIROUTER

Edwige Chirouter est maître de conférences en philosophie et sciences de l'éducation à l'université de Nantes (ESPE Le Mans) et titulaire de la chaire UNESCO « Pratiques de la philosophie avec les enfants ». Ses recherches portent sur la pratique de la philosophie avec les enfants et la littérature jeunesse. Elle anime depuis 15 ans des ateliers à tous les niveaux de l'école, maternelle, élémentaire, enseignement spécialisé, collège et a publié « Ateliers de philosophie en classe à partir d'albums jeunesse » (Hachette, 2016).



© MIRA / ANA

Pourquoi faire de la philosophie à l'école ?

EC. Plusieurs courants existent avec des objectifs différents en France et dans le monde. La première finalité peut être de permettre à l'enfant d'être reconnu dans son statut de petit homme qui se pose des questions universelles et profondes, comme l'amour, la mort... L'autre objectif peut également être d'apprendre à débattre de façon démocratique, avec un président de séance, un gardien du temps, de la parole... Enfin il y a aussi un objectif didactique, c'est-à-dire d'enseigner la philosophie comme discipline scolaire dès le plus jeune âge, d'apprendre à penser de façon critique. Ce qui est pour moi l'objectif principal.

Y a-t-il des différences de pratiques entre la maternelle, l'élémentaire, le spécialisé ?

EC. Je ne vois pas de différence fondamentale. J'expérimente des ateliers à tous les niveaux, pour

demment on s'adapte à l'âge des enfants mais il n'y a pas de façon de faire différente. Il n'y a pas non plus de notions qui seraient propres à la maternelle ou au collège. La question du bonheur ou de la liberté se pose à tous les âges.

Quelle méthodologie conseillez-vous ?

EC. Je ne suis pas du tout dans la bonne façon de faire. J'ai écrit un manuel sur la façon dont on peut utiliser la littérature comme médiation mais c'est une façon de faire, chaque enseignant trouvant le dispositif qui lui convient. On peut partir d'une question, « faut-il toujours dire la vérité ? » ou « qu'est-ce que l'amour ? » et faire réfléchir ensemble les enfants sur le concept. L'enseignant qui anime est le garant de certaines exigences. D'abord une exigence de rigueur : ces débats ne sont pas des bavardages, on va construire des compétences intellectuelles. Il y a aussi une exigence de posture. On n'est pas là dans un fonctionnement vertical avec le professeur qui transmet une réponse dogmatique. Enfin, il y a une exigence de bienveillance pour accueillir la parole de l'enfant.

Partir de contes, de la mythologie, n'est-ce pas éloigné du vécu des élèves ?

EC. Non, la littérature est une médiation culturelle qui permet de mettre une bonne distance réflexive entre l'expérience per-

sonnelle et le concept. Si on est trop près du vécu des élèves, on ne va pas décoller du réel, on risque de rester dans l'affect. L'atelier de philosophie n'est pas dans un conseil d'élèves où l'on va réguler la vie de classe. En philosophie, il faut mettre les questions dans une « bonne distance », ni trop intime, ni trop abstraite. Les hommes ont toujours eu besoin de récits pour expliquer le monde.

Quels supports peuvent utiliser les enseignants ?

EC. Personnellement j'utilise plutôt la littérature de jeunesse contemporaine, comme les livres de Tomi Ungerer ou de Grégoire Solotareff, car justement ils n'ont pas été écrits explicitement pour « faire de la philo ». Il faut les interpréter. Il y a aussi les adaptations des mythes platoniciens comme l'anneau de Gygès sur l'invisibilité, la transgression, j'en ai d'ailleurs fait une fiche Eduscol pour les nouveaux programmes d'EMC. On peut également utiliser des images, des chansons, le cinéma, avec des extraits de films comme « Billy Elliott » sur les stéréotypes garçons / filles ou « Vice versa » sur les émotions. Ces médiations culturelles montrent aussi aux élèves que l'œuvre d'art ne sert pas seulement à nous divertir mais aussi à éclairer notre expérience du monde. Dans les dilemmes moraux comme ceux

d'Antigone, de Yacouba, ils peuvent se demander, « Qu'est-ce que j'aurais fait, moi, si... ». Les jeunes enfants ont une expérience du monde encore limitée. La littérature permet de les ouvrir à d'autres façons de penser.

Vous dites que les ateliers philo facilitent le dialogue interculturel, c'est-à-dire ?

EC. L'atelier philo permet de montrer qu'au-delà de nos différences culturelles ou sociales, on se pose les mêmes questions. On a certes différents points de vue, différentes façons de répondre, mais on découvre et on écoute l'avis de l'autre. Il y a quelque chose d'universel dans le questionnement

« En philosophie, il faut accepter de dire "peut-être" et "je ne sais pas", c'est une lutte contre le dogmatisme. »

philosophique sur le bonheur, la liberté, l'amour. Et c'est aussi valable à l'intérieur d'une même classe où se côtoient des élèves d'origine et de culture très diverses. Ils arrivent avec des certitudes, des dogmes et se rendent compte que tout le monde ne pense pas comme eux, que sur une question donnée il n'y a pas qu'une seule réponse. En philosophie, il faut accepter de dire « peut-être » et « je ne sais pas ». C'est une lutte contre le dogmatisme. **PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENCE GAIFFE**

« La littérature est une médiation culturelle qui permet une bonne mise à distance. »

des publics et des âges très divers et la méthodologie est la même : lecture d'un album, discussion collective, dessin et trace écrite car tous les élèves ne voudront pas parler en grand groupe. Évi-

